

23 AOÛT > ROMAN France

DSK clinique

Stéphane Zagdanski a tiré de l'affaire du Sofitel, un roman fou.



Si le monde est fou, qu'en pensent les vrais fous ? C'est le point de départ de ce *Chaos brûlant*. Le titre fait référence à Nietzsche, un autre dément, qui écrivait que « la civilisation n'est qu'une mince pellicule au-dessus d'un chaos brûlant ». Stéphane Zagdanski se propose donc d'observer cette zone de turbulences au travers du regard de quelques patients particulièrement atteints du Manhattan Psychiatric Center de New York.

Le schizophrène en chef, surnommé « Sac d'os » – le narrateur –, lit dans les pensées. Enfin, c'est ce qu'il prétend... Et en ce printemps 2011, l'homme qui mobilise l'attention du monde s'appelle Dominique Strauss-Kahn. Avec ses coreligionnaires en déraison, Luc Ife, Homer Simpson, Guy Debord, Sigmund Freud, Karl Marx, Antonin Artaud, Franz Kafka ou Goneril, Sac d'os entre dans la peau de DSK et réinvente son histoire, tel un Shakespeare sous amphétamines. Et tout y passe : le tremblement de terre d'Agadir auquel il a échappé enfant, les femmes, les frasques, le FMI, la candidature à la présidentielle, l'homme enfermé dehors.

De la folie d'un homme, nous passons très vite à la folie du monde : folie médiatique, folie financière, folie de l'exploitation de la Terre et des hommes, folie Twitter, folie du spectacle permanent qui consume tout et ne laisse rien à la compréhension. A ce procès hallucinant de la démence du monde – l'audience avec la juge

Jackson est un morceau de bravoure –, les grands témoins sont convoqués : Nafissatou Diallo, Anne Sinclair, Benjamin Brafman, l'avocat de DSK, mais aussi Obama, Barack et Michelle, Nicolas Sarkozy en « Herr Chouchou » très agité, Carlita en épouse castratrice, François Hollande en challenger inattendu, un Picasso chaman, un BHL gnan-gnan, un Sollers lacanisant et un Houellebecq en dépressif un peu trop apprécié.

Dans un style lyrique, comique, inventif et déjanté, Stéphane Zagdanski parvient à garder le cap de cette traversée hystérique tout en nous gratifiant de digressions qui nous ramènent toujours à la névrose dont ce sexe au Sofitel est le révélateur : la photographie expliquée par Walter Benjamin, la propagande politique selon Edward Bernays, le rôle de la société IBM dans le fichage des déportés sous le III^e Reich, les relations entre Hitler et Ford, la légende du Golem, l'antisémitisme, etc. Ceux qui attendent des révélations sur l'affaire DSK seront déçus. Ceux qui espèrent saisir quelque chose de cette dinguerie seront édifiés, surpris ou agacés. Dans cette histoire, DSK n'est que le symptôme. La maladie, c'est le monde.

D'accord, tout cela n'est qu'un roman. Mais un bon roman – il n'y en a pas tant que ça – va toujours au-delà de ce qu'il nous raconte. Il traduit quelque chose d'invisible, de sous-jacent, d'imprécis. Il révèle ce qu'il y a sous la peau du monde. C'est la raison pour laquelle ça fait un peu mal aussi. Zagdanski a toujours été à la limite de. Avec De Gaulle, avec les autres, avec lui-même aussi. Cette fois, il pousse le bouchon assez loin. C'est le privilège des vrais écrivains.

LAURENT LEMIRE

*Dans cette histoire, DSK
n'est que le symptôme.
La maladie, c'est le monde.*

Stéphane Zagdanski

Chaos brûlant

SEUIL

TIRAGE : NC

PRIX : 20 EUROS ; 416 P.

ISBN : 978-2-02-109153-3

SORTIE : 23 AOÛT



9 782021 091533

Stéphane Zagdanski

HERMANCE TRAV/SEUIL

22 AOÛT > ROMAN France

Le monde de Lorraine

Découvert avec le très marquant *Rétro*, Olivier Bouillère passe haut la main le cap du deuxième roman avec *Le poivre*.



En mars 2008, un inconnu, Olivier Bouillère, entrait en littérature par la grande porte. Publié chez P.O.L., *Rétro* plongeait dans l'univers singulier et dérangeant d'un écrivain déjà en possession de ses moyens. Le quadragénaire a pris son temps pour écrire autre chose. Et revient enfin aujourd'hui avec un deuxième roman, *Le Poivre*, encore plus ciselé et tenu.

« Elle a été jeune. Elle a été célèbre. Elle a été heureuse. » Lorraine Ageval a d'abord été une chanteuse fameuse. Son premier disque avait pour titre *L'or et l'argent*. Ensuite, elle a aussi été actrice. Dans *La reine Visage* en 1965, trois ans après sa révélation dans *Grand large*. Puis dans *S comme espionne*, *Le dadaï* ou *La comtesse en moon-boots*. En cet été 1993, au temps des francs, elle a 53 ans. Lorraine, qui dîne d'un verre de vin blanc, est toujours mince, avec les cheveux abondants, bien qu'elle pense avoir perdu de sa splendeur.

La dame a un fils de 15 ans, Grégory, qu'elle voit peu et connaît mal ; une mère qui vit à Cannes et



qu'elle vouvoie. En plus de quinze ans de carrière, elle compte aussi derrière elle quinze ans de mariage avec Renaud Devillers : un nébuleux affairiste dont elle est en train de divorcer et dont la première épouse a mystérieusement disparu. La voici recueillie par les sœurs Brissay, Hélène et Douce, qui porte si bien son prénom. Deux amies obligées de louer une partie de leur maison de famille face au Cap-Ferret. La fragilité et le voile de tristesse qui se sont abattus sur Lorraine se dissipent peu à peu grâce à plusieurs rencontres. Benoît Cazot, cinéaste exigeant, auteur d'un « film miroir » tourné en inversé, veut faire

quelque chose avec elle. Et puis il y a Iohan. Un maigre jeune homme roux aux yeux verts, âgé de 17 ans, élève en prépa au lycée de Sèvres. Lorraine l'avait croisé à Paris, le visage en sang, après un accrochage avec un garçon qui ne voulait pas de lui. Tout ce petit monde se déplace ensuite à Paris. Lorraine y loge avenue Georges-Mandel, dans un appartement où est accroché son portrait peint par Mati Klarwein, y roule en Pacer. Le maigre argent de la chanteuse et actrice s'évapore vite tant elle se montre généreuse. Il lui faut même se produire à un goûter d'anniversaire pour se renflouer. Dans les paragraphes, on note aussi la présence de son excentrique amie Io Marbeuf, productrice dont le chien se nomme James Hadley...

Le lecteur traverse, hypnotisé, un roman élégant, mélancolique, vénéneux, aux dialogues étincelants. Souvent très débridé sexuellement, *Le poivre* est à la fois enlevé, drôle, poignant et hors des modes. C'est donc peu dire qu'Olivier Bouillère passe haut la main l'épreuve réputée difficile du deuxième roman.

ALEXANDRE FILLON

Olivier Bouillère

Le poivre

P.O.L.

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 312 PAGES

ISBN : 978-2-8180-1667-1

Sortie : 22 AOÛT



9 782818 016671

27 AOÛT > ROMAN France

Retour sur la scène du crime

Lionel Duroy retourne à Sarajevo et dans ce qui est devenu la République serbe de Bosnie.



Lionel Duroy a bâti, depuis plus de vingt ans, une œuvre entièrement construite sur le ressassement, sur comment le passé ne passe décidément pas. Ce « retour sur la scène du crime », confrontant sans cesse l'histoire et la sphère privée, est donc ce qui fait tout le prix de son très intrigant nouveau « roman », *L'hiver des hommes*.

De nos jours, dix-neuf ans après un premier voyage au plus fort de la guerre civile (*Il ne m'est rien arrivé*, Mercure de France, 1994), un écrivain, Marc, revient à Sarajevo. Ses pas le mènent surtout dans tous les villages et les villes qui composent la République serbe de Bosnie, « pays » atrocement et ethniquement pur. Là, il ne cessera pas d'interroger tous ceux qui aux titres les plus divers (ministres, compagnons d'armes, intellectuels), purent participer à l'entreprise d'inspiration génocidaire menée par Radovan Karadzic et Ratko Mladic, de façon à confronter leurs points de vue avec le sien, mais aussi leur espoir d'alors, avec ce qu'ils sont



devenus. Marc court les bois et les montagnes, brave l'hiver et la méfiance, à la recherche de héros shakespeariens déguisés en bûcherons, ivres de vengeance et de tristesse, soldats perdus d'une cause injuste qui ne leur vaudra aucune indulgence du monde, ni même gratitude des leurs. Auprès de chacun d'eux, il essaie d'obtenir leur sentiment sur les raisons pour lesquelles Ana, la fille de 23 ans du général Mladic, s'est donné la mort en 1994, à l'apogée de la « gloire » de son père (notons que ce destin a également inspiré la romancière barcelonaise Clara Usón, avec un roman-enquête, *La hija del este*). Au-delà d'elle, il s'interroge sur la souffrance des enfants de dictateurs et d'assassins, partagés

entre le déni et l'horreur, condamnés d'une façon ou d'une autre à expier à leur tour les fautes de leurs pères. Et lui reviennent en mémoire ses propres échecs, de père et d'homme, et cette femme aimée, Hélène, qui l'a laissé pour ne pas avoir à le quitter tout à fait.

Les lecteurs fidèles reconnaîtront en Marc l'alter ego romanesque de Lionel Duroy. Ce qui relève ici de sa veine autobiographique, de l'exposition sans relâche depuis *Le chagrin* (Julliard, 2010) et *Colères* (Julliard, 2011), de ses blessures intimes, retiendra moins l'attention que l'exposition de ce bout de terre balkanique laissé à l'hiver et à la montagne, oublié des hommes et de Dieu. *L'hiver des hommes* nous rappelle surtout le journaliste que fut et demeure Duroy. Perdu quelque part du côté de Pale et de Banja Luka, il voit tout, écoute beaucoup, ne dit pas grand-chose et n'en pense pas moins. Et démontre, in fine, que les guerres civiles ont ceci de commun avec celles de l'amour, de ne laisser sur le champ de bataille que des vaincus. OLIVIER MONY

Lionel Duroy

L'hiver des hommes

JULLIARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 360 P.

ISBN : 978-2-260-01916-9

Sortie : 27 AOÛT



9 782260 019169

23 AOÛT > ROMAN France

La grande broyeuse

Après *La fortune de Sila*, grand prix RTL-Lire 2011, **Fabrice Humbert** continue de radiographier le monde d'aujourd'hui dans *Avant la chute*.



Fabrice Humbert s'était déjà montré très à l'aise pour le roman choral et polyphonique dans *La fortune de Sila* (Le Passage, 2010, repris en Livre de Poche) qui lui a valu de recevoir le grand prix RTL-Lire 2011. *Avant la chute*, son opus de saison, met de nouveau en scène plusieurs destins que l'écrivain entrecroise avec l'habileté qui est la sienne. Etablis dans un village d'Hermosa, Emanuel et Yolanda cultivent des bananes et du maïs dans la jungle où ils élèvent leurs deux filles, Sonia et Norma. Les prix baissent, alors ils sont contraints par la révolution de se lancer dans la culture de la coca. Un jour, des hommes en armes abattent Emanuel, et Sonia et Norma sont obligées de quitter la Colombie pour rallier le Mexique.

Le lecteur découvre aussi Fernando Urribal, qui possède une hacienda bâtie sur la terre ocre du désert. Ce roc aux cheveux gris blanc s'habille sur mesure chez un tailleur de Washington et peut choi-

sir entre une cinquantaine de paires de chaussures. Monsieur le sénateur préside la commission mexicano-américaine et vit en autarcie sur son territoire, conscient toutefois de la réalité de la guerre entre les cartels mexicains de la drogue, des meurtres et de la violence.

Enfin, il y a Naadir, un jeune garçon trop doux, qui habite avec sa famille en banlieue parisienne. Il est en classe de cinquième et veut être professeur plus tard. Ses bulletins scolaires portent la mention : «*Elève exceptionnel*», mais ses camarades le traitent de «*roi des bouffons*» et ses frères le rouent de coups. Fabrice Humbert est implacable. Sous sa plume, ses protagonistes se heurtent aux murs dressés devant eux, quelles que soient leur singularité et leur force intérieure. L'auteur de *L'origine de la violence* (Le Passage 2009, repris au Livre de poche) ne se fait aucune illusion et pointe du doigt l'époque dans laquelle nous vivons. Un monde au bord du gouffre, où les plus faibles ont peu de chance de s'en sortir indemnes.

AL. F.

Fabrice Humbert

Avant la chute

LE PASSAGE

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-84742-194-1

SORTIE : 23 AOÛT



23 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Journal de guerre

Noir et désespérant, le monde vu par une jeune romancière sacrément douée.



«*Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance*». Même de dimensions plus modestes, l'enfer vu par **Chloé Schmitt** n'a rien à envier à celui de Dante. *Les affreux* est en effet un roman noir et désespéré, d'où sourd une révolte viscérale et informelle contre le monde tel qu'il est, tel qu'il ne va pas. «*Un siècle mou*», comme écrit la jeune romancière, certes, mais aussi d'une dureté inhumaine. Plutôt que de régler ses comptes elle-même, Chloé Schmitt a préféré engager un porte-parole, placé dans une situation paroxystique. Un certain Alfonso Maubard, contrôleur dans le métro, victime un jour d'un AVC. S'il n'a plus l'usage de son corps, Alfonso conserve en revanche le plein emploi de sa tête. Il a même l'œil acéré, la langue bien pendue, *in petto* et un sens de l'humour – noir, forcément.

Après un séjour à l'hôpital, Alfonso est ramené chez lui, où sa femme Clarisse s'occupe de lui. Cela fait quinze ans qu'ils sont mariés, et il ne l'aime plus. Il avait même une maîtresse, la jeune Lili, qu'il s'apprêtait à épouser après avoir demandé le divorce. Clarisse, qui l'ignorait jusque-là, va apprendre son infortune conjugale. Et comme un malheur

n'arrive jamais seul, elle se voit licenciée et finit par se suicider ! C'est alors Patrick, la seule famille d'Alfonse, qui va le récupérer. C'est son frère cadet, un voyou qui a fait de la prison, un ignoble alcoolique qui vit aux crochets d'Annabelle, une artiste peintre issue d'une riche famille de Russes blancs. Comme elle l'a dans la peau, elle accepte tout de lui. Avec Alfonso, dont elle prend soin, une relation affectueuse se noue. Lorsqu'elle quittera son tonton, elle l'emmènera avec elle. Ils vivront presque heureux, jusqu'à ce qu'elle s'amourache de Pierrick, un autre salaud...

Le roman de Chloé Schmitt est bref, mais les tribulations d'Alfonse auraient pu se prolonger. Repassé de mains en mains comme un encombrant, l'infirme se raconte dans un style très parlé, souvent cru, et avec une incroyable lucidité, dans ce que la romancière appelle son «*journal de guerre*». Une guerre larvée, dont il sortira au final vainqueur, seul survivant dérisoire d'une humanité constituée d'affreux, sales et méchants. *Les affreux*, ou le premier roman pas banal d'une étudiante de 21 ans sacrément douée.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Chloé Schmitt

Les affreux

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 196 P.

ISBN : 978-2-226-24299-0

SORTIE : 23 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Vertiges de la mort



Comme c'est mystérieux, la disparition d'un romancier. Au tournant de ce siècle, en quatre romans, du *Métier dans le sang* (Fayard, 1996) à *La déposition* (Stock, 2002), **Gilles Pétel** avait su imposer un univers profondément

intrigant où le réel était comme déréglé par les intimes dérangements du désir, des voyages, du flou des identités. Depuis, plus rien. Aussi est-ce avec plaisir qu'on accueille ce *Sous la Manche*, roman d'un retour trop longtemps différé. On y retrouve, inchangée, la musique des livres précédents de Pétel. Son héros, Roland Desfeuillères, est un flic, la quarantaine réglementairement lasse, marié depuis plus de dix ans à une Juliette avec qui le seul plaisir commun qu'il leur reste est celui de se laisser aller. Un jour, ou plutôt une nuit, où Roland doit faire face à l'échec patent de son mariage, il est appelé gare du Nord pour constater l'assassinat dans un wagon d'Eurostar d'un ressortissant britannique.



John Burny avait 45 ans. Cet Ecossois, installé à Londres, agent immobilier, aux revenus plutôt élevés, menait une vie de patachon, entre rencontres d'un soir entre garçons et week-ends de détente à Paris ou à Bruxelles. Sa mort, alors qu'il était passager d'un train qu'il n'aurait pas dû prendre, demeure inexplicable. Menant l'enquête, Roland va se retrouver peu à peu face à lui-même, à ses secrets inavoués, à sa ressemblance avec cet homme dont les modes de vie étaient apparemment si éloignés des siens.

Gilles Pétel dévide son écheveau narratif faussement inoffensif avec une maestria qui ne se dément jamais. C'est au fond l'histoire de deux hommes morts, qui raconte comment la mort de l'un va ramener l'autre à la vie. Bien entendu, plus que le crime ou le désir, les véritables abîmes sont ici ceux du quotidien. Et il n'y a pas de remède pour s'en prémunir.

O. M.

Gilles Pétel

Sous la Manche

STOCK

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 268 P.

ISBN : 978-2-234-07195-7

SORTIE : 22 AOÛT



29 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Démythification

Racontant son père comme elle l'a vécu, **Félicité Herzog** porte un rude coup à sa légende.



Tout, dans cette histoire, repose sur des malentendus, des mensonges, des supercheries. Il y a d'abord le couple improbable des parents. La mère, Marie-Pierre, descendante de l'illustre lignée des Brissac alliée aux Schneider. Une brillante intellectuelle féministe en révolte contre son milieu, ses privilèges, qui a très mal vécu le naufrage de sa vie conjugale : très vite, son mari mène une double vie, s'affiche avec ses maîtresses. Cela se terminera par un divorce, en 1975. Deux enfants étaient nés de cette union contre-nature : Laurent, en 1965, et Félicité en 1968.

Le père, Maurice Herzog, c'est « un ogre ». Un baroudeur, pas un intellectuel, qui connut son heure de gloire en 1950, lorsqu'il « vainquit » l'Annapurna. A partir de là, le héros aux mains et pieds gelés, qui s'est sacrifié pour hisser le drapeau français sur l'un des plus hauts sommets du monde, va devenir un mythe national, intégré par son ami Malraux à la geste gaullienne : célébré dans le monde entier, il fera partie de tous les gouvernements du Général, de 1958 à 1966. Pour éviter ses gaffes et ses frasques, il est même « pris en mains » par Tante Yvonne en personne ! On sait maintenant, et Félicité Herzog le



confirme, que cette gloire, sur laquelle le « grand homme » a vécu jusqu'à sa mort, était largement usurpée, et que l'exploit a été quelque peu bidonné. Le héros, en fait, a joué perso, risquant ainsi la vie de ses compagnons, et s'est fait photographier un peu avant le sommet de l'Annapurna, qu'il n'a jamais atteint ! « *Quelque chose en lui n'était pas vrai* », écrit, de son père, Félicité. Ces mots terribles ont dû lui coûter, mais reflètent son sentiment profond. On sent qu'elle lui en veut encore.

Plus que d'avoir abandonné sa famille, Félicité reproche surtout à Maurice d'avoir saccagé la vie de son fils aîné, Laurent. Dès le début, le malheureux se voit chargé d'un fardeau redoutable : la gloire de son père, qu'il ne doit en aucun

cas décevoir. C'était trop de pression sur des épaules et une tête bien fragiles. Laurent part en vrille, devient violent, paranoïaque, délirant en proie à des transports mystiques, et frappe sa sœur qu'il manque même de tuer. Après plusieurs séjours discrets dans des hôpitaux psychiatriques, il finira sa triste existence en 1999, dans l'un des châteaux des grands-parents Brissac. C'est là, alors qu'elle y revient dix ans après pour le vendre, que tous ses souvenirs douloureux ont resurgi, et que, peut-être, Félicité a décidé d'écrire cette histoire qu'elle avait auparavant tenté de fuir, sinon d'oublier : elle est partie faire sa vie aux Etats-Unis, analyste financier chez Lazard.

Félicité Herzog n'a pas été heureuse, et son père n'était pas un héros. Triste constat. L'exorcisme, comme souvent, passait par l'écriture. Elle en a donc fait un livre qui n'est pas un règlement de comptes, plutôt une démythification. Les pages consacrées à Laurent sont émouvantes et tendres, celles sur la saga de la famille maternelle inouïes. C'est un premier roman réussi, prometteur. Et que Félicité Herzog n'hésite pas à fouiller dans tous ses greniers, où dorment tant de personnages romanesques, avec tous leurs secrets... J.-C. P.

Félicité Herzog

Un héros

GRASSET

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 302 P.

ISBN : 978-2-246-80063-7

SORTIE : 29 AOÛT



23 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Adèle au pays des génies

Yannick Grannec signe un époustoufflant premier roman sur le couple Gödel.



Elle aurait pu écrire le journal d'un flou, tant son personnage semble improbable, hésitant, à la limite de l'existence, perdu dans une logique folle qui l'entraînera de l'autre côté du miroir. La bonne idée fut de tirer de la vie de Kurt Gödel (1906-

1978) un roman raconté par sa femme, Adèle. Un regard féminin sur un monde d'hommes avec un monsieur vraiment très spécial.

L'histoire nous parle donc de mathématiques, de génies et de folies. Cet immense logicien, qui a bouleversé l'approche de sa discipline avec son théorème d'incomplétude – pour ceux qui étaient en mesure de le comprendre –, réservait toujours une chambre d'hôtel supplémentaire pour son fantôme. Il a aussi griffonné quelques formules ésotériques pour démontrer l'existence de Dieu et il est mort de faim en ne s'alimentant qu'avec du beurre. Psychose paranoïaque, diagnosti-

queront les médecins. A ses côtés, il y eut donc Adèle. Elle n'était pas savante, mais danseuse. Elle avait les jambes fines et il l'avait rencontrée à Vienne. Il était dans ses chiffres, elle était dans l'être. Ensemble, ils avaient fui le nazisme pour s'installer à l'Institute for Advanced Studies de Princeton, près de New York, une résidence pour grosses têtes où ils retrouvèrent Albert Einstein et quelques autres pointures de la physique.

Adèle Gödel ne fut jamais acceptée par sa belle-famille bourgeoise ni par cette petite communauté scientifique, sauf par le père de la relativité qui appréciait son bon sens et sa cuisine viennoise. A Anna Roth, une jeune documentaliste qui tente de récupérer les archives du mathématicien après sa mort, elle raconte donc toute son histoire : l'Autriche, l'Anschluss, l'exil, les conversations sur l'infini, les dîners avec Einstein, la bombe atomique, la montée du macarthysme et l'existence avec un homme qu'elle aimait sans le comprendre et qui ne comprenait pas combien il était aimé. En retour, la jeune Anna dévoile à la veuve sa vie meurtrie, ses

échecs, son incapacité au plaisir et au bonheur. Yannick Grannec a construit son premier roman avec beaucoup de maîtrise et une solide documentation qui ne pèse jamais sur le récit. Graphiste, elle vit en Provence et se passionne pour ces drôles de gens qui bâtissent des mondes dans lesquels ils se perdent parfois. Elle nous montre le quotidien de ces génies qui ont bouleversé la science dans les années 1930 et nous fournit quelques indications sur leurs travaux hermétiques. Elle explique comment les mathématiques ont rendu Gödel fou mais aussi pourquoi, sans elles et sans Adèle, il aurait sans doute passé sa vie dans un asile.

La déesse des petites victoires s'impose comme un bel hommage à l'intelligence hors norme et au courage d'une femme. C'est aussi une agréable surprise de cette rentrée littéraire. LAURENT LEMIRE

Yannick Grannec

La déesse des petites victoires

ANNE CARRIÈRE

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 465 P.

ISBN : 978-2-84337-666-5

SORTIE : 23 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

L'escale

Dans *Orchidée fixe*, Serge Bramly s'empare intelligemment du séjour de Marcel Duchamp au Maroc pendant la Seconde Guerre mondiale.



Prix Interallié 2008 pour *Le premier principe, le second principe* (JC Lattès, repris au Livre de poche), Serge Bramly a souvent intégré avec talent des personnages bien réels dans ses romans. Le voici cette fois qui s'empare de Marcel Duchamp dans le très original *Orchidée fixe*.

Nous sommes en mai 1942. Duchamp fuit la France occupée par l'armée de III^e Reich. Il vient de Marseille et se rend aux États-Unis. A bord du *Maréchal Lyautey* dont il est l'un des 493 passagers, il débarque à Casablanca, « la ville phare, l'eldorado, la perle du Maghreb », où il doit faire escale. L'artiste iconoclaste voyage léger avec deux valises. Il a alors 55 ans et semble « à bout, au physique comme au moral ».

A Genève, il a acheté deux machines permettant d'aiguiser les lames de rasoir Gillette : une pour lui, l'autre destinée à son ami Henri-Pierre Roché. Avec les « transits », il est transféré au camp d'hébergement de la Résidence Beaulieu où il n'y a pas

de lits, juste des paillasses étendues à même le sol de ciment gris. Ce féru d'échecs qui ne sue jamais, « quelle que fût la température », et se déclare « autonettoyant » va se retrouver accueilli au cercle de l'Eden dont le propriétaire, que l'on surnomme « le baron de la Cale », est un certain Zafrani.

Le voyageur intrigue la petite bande de l'Eden. Les résistants locaux s'interrogent sur son compte, se demandent s'il travaille « pour la police, pour les sbires de Berlin installés à l'hôtel Anfa, sur la corniche, peut-être même pour le nouveau haut-commissaire aux questions juives, l'infâme Louis Darquier de Pellepoix »...

Romancier très aguerri, Serge Bramly emmène aussi le lecteur à Tel-Aviv. Là où Tobie Vidal, spécialiste de l'art du XX^e siècle, se rend de nos jours alors qu'il prépare un ouvrage définitif sur Duchamp et vient récolter le témoignage des descendants de la famille Zafrani. Basculant parfaitement entre les époques, *Orchidée fixe* est une vraie réussite dont se dégagent un charme et un mystère que l'on garde longtemps en mémoire. AL. F.

Serge Bramly

Orchidée fixe

JC LATTÈS

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-7096-3336-9

SORTIE : 22 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN France

Les deux frères



Découvert avec deux premiers romans parus chez Champ Vallon, *Le cimetière américain* (2003, repris en J'ai lu) et *Jura* (2005), **Thierry Hesse** avait d'emblée intégré le peloton des écrivains français

importants. Avec *Démon* (L'Olivier 2009, repris en Points), son troisième opus, le Messin faisait preuve d'un souffle et d'une ambition plus remarquables encore.

On le retrouve en cette rentrée avec *L'inconscience*, où il raconte l'histoire des deux frères Vogelgesang. Carl est le cadet, Marcus l'aîné. Ils ont grandi au sein d'une famille catholique alsacienne avec un père, Wilhelm, que sa très pieuse épouse Esther appelait « Wil » ou « mon chéri ». D'abord dans un appartement du centre-ville de Metz, puis dans une maison du quartier du Sablon, Thierry

Hesse pratique des allers et retours.

A 49 ans, Carl est devenu un homme tranquille, assureur et père de trois enfants. Ce qui ne l'a pas empêché de tomber dans un coma profond après une chute de

trois étages à travers la fenêtre de son bureau. Etabli à Roubaix, Marcus, lui, est désormais un professeur ascétique, mais pas insensible aux charmes de certaines de ses étudiantes aux « gros seins ronds ».

Alors qu'il imagine montrer *Paris, Texas* de Wim Wenders à Carl pour le stimuler, Gladys, l'épouse de ce dernier, consulte un neurologue réputé pour ses méthodes particulières, qui travaille en collaboration avec un psychanalyste. Qu'est-il arrivé à un Carl ayant pendant cinquante ans marché droit, « droit comme un soldat, si droit que cela paraissait incroyable » ? Le lecteur comprend petit à petit que les frères ont été un moment fâchés, se sont perdus de vue et retrouvés. Qu'ils ont appréhendé de manière différente la mort de leur père et la vente de la maison...

Il y a dans *L'inconscience* tout le questionnement qui fait le sel des livres de Thierry Hesse, cette manière de creuser les êtres et leurs démons, leurs parts d'ombre. Puissante variation sur la fraternité, réflexion sur les virages de l'existence, le roman de Hesse est le nouveau jalon d'une œuvre singulière.

AL. F.

PATRICE NORMAND/ZOUVER



Thierry Hesse

Thierry Hesse

L'inconscience

L'OLIVIER

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-8236-0006-3

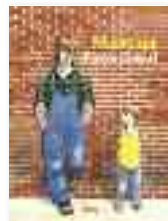
SORTIE : 23 AOÛT



16 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Le Parrain

Le premier roman de Pierre Chazal nous entraîne au cœur d'une histoire d'adoption dans un Nord dramatique et fraternel.



Pierrot, 30 ans, est maraîcher sur les marchés autour de Lille. Une vie difficile et précaire, sans amour déclaré mais riche d'amitié. Le voilà responsable de Marcus, « huit ans et des poussières », le fils d'Hélène dont il était l'amoureux non élu, toxico, qui

vient de se jeter d'un pont. Fabienne, l'amie d'Hélène, nourrice occasionnelle, a insisté pour qu'il s'occupe de l'enfant, avant de sombrer elle-même dans le coma, à l'hôpital, en tentant de se sevrer.

L'homme et le garçonnet prennent leurs marques. Pour Marcus, Pierrot devient « Parrain ». L'enfant apprend les rituels des marchés, puis est inscrit à l'école. Pierrot n'est pas seul : Francis et Margot, « les vieux », le cousin Bob et sa femme Nicole, « avec leurs deux moutards », « la grande Christine » qui travaille au bureau de poste, le pote Dédé... Tous entourent le père improvisé, tentant d'adoucir la dureté du quotidien dans un bain d'humanité solidaire. Même s'il ne peut pas compter sur le soutien d'Armand, son père, « jamais bête mais toujours con », avec qui les liens sont aussi distendus que

brutaux, et qui ne veut pas entendre parler de l'enfant. Les deux maltraités du cœur s'attachent l'un à l'autre. « Mon petit dictionnaire de la vie s'appelait Marcus. » Mais l'appropriation progressive, le bonheur amical..., cette belle image d'Épinal d'une adoption réussie, ne résiste pas très longtemps à la pression d'une violence qui rattrape ses proies.

D'ailleurs on sait dès le début que les choses ont mal tourné, même si l'enchaînement exact des circonstances qui ont conduit Pierrot dans une cellule partagée de la maison d'arrêt de Looz-lez-Lille, où se déroule toute la deuxième moitié du roman, n'est dévoilé que progressivement.

Pierre Chazal, lui aussi garçon du Nord, a trouvé une voix très juste à son narrateur, une simplicité gouailleuse qui sonne naturel. Ce parler de la déveine, qui articule bon sens, fatalisme et poésie pour former une langue, celle d'un monde où l'intimité et l'affection, toujours difficiles à exprimer, passent dans les surnoms qui rebaptisent et les prénoms, devancés d'un fraternel pronom possessif. Où les vraies familles sont d'élection. VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Pierre Chazal

Marcus

ALMA ÉDITEUR

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-36279-037-9

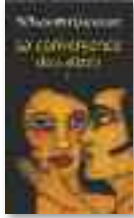
SORTIE : 16 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Comme l'Amazone

Un roman-fleuve, dont le héros principal est le Brésil.



Sébastien Lapaque est un gloton, un excessif, qui savoure la vie à bride abattue. Un être entier, homme de foi et de convictions, qu'il essaie toujours de faire partager alentour. Il y a en lui du missionnaire, du Savon-rolé. Outre le pays des livres, Lapa-

paque a trouvé sur cette terre sa seconde patrie d'élection, le Brésil. Sa démesure, son histoire longue et convulsive, ses liens avec la France, son peuple sublime, sa formidable vitalité, tout, là-bas, l'enchanté et l'attache. Il ne se pouvait pas que l'écrivain ne consacre un jour un grand roman à ce pays d'adoption. Un roman-fleuve, forcément. Touffu, complexe, ramifié, tumultueux, tout comme l'Amazone. Impossible de résumer *La convergence des alizés*, à propos de quoi l'auteur prévient par avance : « J'avais tant de choses à donner à voir, à sentir, à aimer. » Il a d'abord donné vie à de nombreux personnages. Les principaux étant Octavio et son frère Luiz, deux truands qui trafiquent un peu de tout, des devises à la drogue. Gabriela, une femme de petite vertu qui ne rêve que de quitter à jamais Rio, pour elle ne sait trop où, peut-être Pirapora, dans l'intérieur du sous-continent. Jose



Sébastien Lapaque

Luis, dit Zé, qui a laissé Bélem et son Amazonie natale pour venir rechercher dans la mégapole une certaine Helena, qui travaille pour l'ONG contestataire Apocalypse Agora. Au cours de son enquête, il va surtout chercher à savoir si Borges a réellement prononcé à l'université de Buenos Aires, en 1978, en pleine Coupe du monde, une conférence sur l'immortalité et contre le football ! Il y a aussi Sidney Pouce-Coupé et Paulo, son seul ami, deux gamins noirs des favelas prêts à tout pour échapper à la misère. Ou encore Ri-

cardo, l'animateur-vedette de la chaîne TV Mundo, un type sans scrupule et complètement paranoïaque...

Tous ces protagonistes, dont les trajectoires vont finir par se croiser, au Brésil, dans d'autres pays d'Amérique du Sud ou à Paris, composent la grande fresque imaginée par Sébastien Lapaque. Mais, on l'aura compris, le héros principal du roman n'est autre que le Brésil lui-même, dont l'écrivain français se fait le passeur passionné. Ce qui nous vaut quelques pages enlevées sur le football, la samba, le mode de vie carioca, ou encore la politique de l'ex-président Lula, puisque l'intrigue se situe en 2003-2004, peu après son élection. Mais aussi, plus personnelles, de belles évocations du Copacabana Palace, l'hôtel colonial tout blanc trônant en face de la plage illustre, ou de la librairie française Leonardo da Vinci.

Chez Lapaque l'inclassable, qui avait déjà traité du Brésil à propos de son maître Bernanos – en exil de 1938 à 1945 à Rio, puis à Pirapora, enfin à Barbacena, dans le Minas Gerais –, tout passe toujours par la littérature, tout fait livre et tout fait sens. J.-C. P.

Sébastien Lapaque

La convergence des alizés

ACTES SUD

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 21,80 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-330-01261-8

SORTIE : 22 AOÛT



9 782330 012618

29 AOÛT > ROMAN France

Les amants de la rue de Verneuil

L'auteur de *Qu'as-tu fait de tes frères ?* poursuit son roman autobiographique en plongeant le lecteur au cœur d'un utopique ménage à trois.



Pour **Claude Arnaud**, il y a un avant et un après-68. Cadet au sein d'une fratrie de quatre frères, il n'a à l'époque que 13 ans, mais les événements de mai allaient bouleverser le cours de son destin. Adieu morne Boulogne, à nous deux Paris ! A

peine sorti du lycée, celui que ses aînés nommaient « Clodion le chevelu » devient Bastien le militant trotskiste, distribuant des tracts à la sortie des usines, puis participant aux actions de la Gauche prolétarienne. Mais la révolution n'est pas seulement politique, la mue du jeune narrateur est un éveil aux sens et aux sexes sans distinction, le gavroche androgyne s'appellera Arnulf... Biographie des caméléons et des personnalités labiles (Chamfort l'antiécrivain à la fois jacobin et mondain, Cocteau le poète aux mille facettes), Claude Arnaud s'était penché sur son propre cas dans un roman autobiographique, *Qu'as-tu fait de tes frères ?* (Grasset, 2010) : il y faisait le récit de sa jeunesse éman-



Claude Arnaud

cipée par le mouvement soixante-huitard, mais également frappée par le malheur (une mère morte de leucémie à 50 ans, un grand frère suicidé). *Brèves saisons au paradis* est la suite de ce cheminement intellectuel et affectif. Au début des années 1980, Claude s'est installé avec son amant Jacques (Fieschi), directeur de la revue *Le Cinématographe*, chez le compagnon de ce dernier – Bernard (Minoret), un prince de la conversation qui a su élever l'indolence au niveau de l'art. Trois générations sous un même toit : Claude a 25 ans, Jacques la trentaine, et Bernard la cinquantaine. L'appartement de la rue de Verneuil est le théâtre d'un amour à réinventer. La séduction infinie de Jacques donne le vertige à Claude, jeune étudiant de lettres. Quant

à Bernard, il mène une existence d'esthète d'un autre âge. Cette utopie de ménage à trois, c'est la réinterprétation loufoque de la chambre bleue de Mme de Rambouillet : « Il doit toujours se passer quelque chose, dans les 120 m² qu'on occupe. » Des individualités hautes en couleur fréquentent la rue de Verneuil. Les bons mots fusent et les vedettes en prennent pour leur grade : « Catherine D'occase », alias Deneuve ; « Fée du Navet », à savoir Faye Dunaway ; ou encore le père du nouveau roman, « Bob-grillé ». Quand débarque un jeune acteur découvert dans un film de Rohmer du nom de Fabrice. Son art de l'imitation et son esprit tranchant suscitent « des orgasmes de rires ». Puis un jour l'hilarité s'estompe et le désir s'en va, Jacques en aime un autre. Claude souffre mais renaît : il rencontrera Anne. Aucune amertume dans ces pages, mais la grâce d'une plume qui sait refaire vibrer la lumière de toute une époque, retracer sans complaisance la généalogie d'une identité multiple.

SEAN J. ROSE

Claude Arnaud

Brèves saisons au paradis

GRASSET

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 330 P.

ISBN : 978-2-246-78869-0

SORTIE : 29 AOÛT



9 782246 788690

22 AOÛT > ROMAN France

Les naufragés de 1985

Dans son deuxième roman, **Anne Berest** fait revivre le milieu de l'art et du cinéma dans des années 1980 excessives et fatales.



Où son acteur de père, ange éphémère et déchu du cinéma français dans les années 1980, a-t-il passé « son année de voyage », en 1985, lorsque sa fille Denise avait 5 ans ? Dix-sept ans plus tard, la jeune femme part sur les traces de ce disparu, mort d'une overdose, explorant l'ombre d'une légende familiale, à travers la trajectoire d'un météore à la beauté fatale, symbole culte d'un milieu et d'une époque. A 22 ans, Denise semble étrangère à elle-même, une jeune vierge qui ressemble à une vieille fille. Elle est la petite-fille de Daroussa, mais elle n'a pas « d'avis particulier » sur les œuvres de ce grand-père maternel, peintre de génie, mort peu avant sa naissance.

Dans sa quête, Denise tente d'interroger des témoins de cet âge de plaqué or au clinquant factice, de faire parler sa mère, Matilda, gardienne du mythe, toujours dans le culte du père de ses deux enfants, d'intéresser son frère. Mais c'est Gérard Lambert, marchand d'art qui a connu ses parents, rescapé intrigant de cette jeunesse, qui va ouvrir les portes d'accès. Personnage ambigu à la mémoire

exceptionnelle, c'est ce « miraculé » qui va raconter ces temps de poudre aux yeux et dans le nez, où fuir l'ennui, jouir, vivre vite et... mourir jeune semblait constituer une morale. Paris, New York, Saint-Tropez, Londres composent le fond d'écran de ces vies sous stupéfiants dont l'héroïne est la maîtresse. Et on ne peut pas dire que la romancière en idéalise l'ivresse, sans toutefois juger. Y compris quand, dans le dernier tiers du roman, l'un des centres d'accueil pour toxicomanes du Patriarche sert de décor à une effrayante plongée dans cette communauté fondée par Lucien Engelmajer, gourou aux méthodes controversées, condamné en 2007.

Après le Seuil pour *La fille de son père*, premier roman d'Anne Berest, paru en 2010, c'est la collection de Martine Saada chez Grasset qui accueille ce deuxième texte à la construction maîtrisée, fiction documentaire maligne, jalonnée de personnages et de lieux réels où de jeunes héros gâtés se perdent dans un vertige mortifère. « Denise se souvenait de la gêne qu'elle ressentait souvent avec ses parents. Longtemps elle crut qu'ils étaient des gens très joyeux. » V. R.

Anne Berest

Les patriarches

GRASSET

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 316 P.

ISBN : 978-2-246-80084-2

SORTIE : 22 AOÛT



27 AOÛT > ROMAN Italie

La cave se rebiffe

Niccolò Ammaniti met en roman les tourments de l'adolescence.



Dans la très bourgeoise famille romaine Cuni, il y a le père, Francesco, dont on ignore tout. La mère, qui tient une galerie d'art et roule en BMW, tente de compenser ce manque en écrasant de son amour leur fils Lorenzo, 14 ans en 2000, l'année où se situe l'essentiel du roman.

Depuis que son père et un marin l'ont balancé à la mer sous prétexte de lui apprendre à nager « naturellement », le garçon n'a plus confiance dans les autres. A l'école, au début, il se montrait violent. On lui a prescrit de voir un psy. Depuis, pour avoir la paix, il fait semblant de s'être sociabilisé, même s'il n'a pas changé, n'a guère d'amis et pas de petite amie. Un beau jour, pour échapper à sa mère, il s'invente une invitation au ski dans la famille de la belle Alessia. Mais à la place, il s'aménage un campement dans la cave de l'appartement familial. Là, il s'apprête à passer une semaine tout seul dans son monde, avec sa musique, ses DVD, ses jeux vidéo, et une nourriture délicieusement régressive.

Mais alors qu'il commence à peine à savourer sa tranquillité, débarque Olivia, sa demi-sœur, fille

d'un premier mariage de son père. La jeune fille, 21 ans, marginale, révoltée et camée, est aux abois. Elle squatte de force la cave de Lorenzo, sinon elle cafte aux parents. Au début, leurs rapports sont tendus, puis le garçon se rend compte de l'état navrant de sa sœur, la soigne et l'aide à s'en sortir. Avec *Moi et toi*, Niccolò Ammaniti continue d'explorer ce monde de l'adolescence qui le fascine, « parce que c'est un des moments fondateurs de la vie », dit-il. Le corps du récit est un huis clos nerveux, le lecteur étant prévenu dès le début du destin tragique d'Olivia. Lorenzo, lui, est un gamin intelligent, qui découvre les avantages du mimétisme. « Quand on me dit qu'un adolescent va bien, n'a aucun problème, je me méfie », poursuit Ammaniti.

Paru en Italie chez Einaudi en 2009, le roman a connu un beau succès. Son adaptation au cinéma par Bertolucci, présentée en avant-première à Cannes, doit sortir à la rentrée.

J.-C. P.

Robert Laffont réédite en même temps *Je n'ai pas peur*, le best-seller de Niccolò Ammaniti, publié en français chez Grasset, en 2001.

Niccolò Ammaniti

Moi et toi

ROBERT LAFFONT

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR MYRIEM BOUZAHER

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 162 P.

ISBN : 978-2-221-12583-0

SORTIE : 27 AOÛT



29 AOÛT > ROMAN Argentine

Un homme disparaît



Après huit ans d'absence un fils se rend au chevet de son père mourant. L'expatrié argentin vivait à Berlin où la consommation de drogue et la dépression l'avaient éloigné des siens, effaçant jusqu'à la mémoire de son propre pays.

Il débarque à 300 km au nord-ouest de Buenos Aires, à l'hôpital où gît le patriarche amoindri, criblé de tubes. Entre l'ancien journaliste et son fils, une incompréhension sourde, pas tant une mésentente foncière qu'une chape de silence qui empêche que s'épanouisse le dialogue véritable. Le narrateur essaie de comprendre l'attitude de ses pères. Les titres de la bibliothèque parentale parlent pour ces lecteurs militants de gauche : « Bases pour la reconstruction nationale » ; « Episode de la lutte des classes, Un » ; « Péronisme et socialisme », etc. Avec une lucidité désabusée que n'ont pas altérée les antidépresseurs, il analyse : « La génération de mon père avait été différente, certes, mais une fois de plus il y



avait un élément dans cette différence qui était aussi un point de rencontre, un fil qui traversait les époques et nous liait en dépit de tout, un fil effroyablement argentin : la sensation d'être liés dans la défaite, parents et enfants. » Une vie se défait et une autre se découvre, le fils tombe, dans les affaires de son père, sur une étrange disparition : Alberto José Burdisso, un factotum employé au Club Trebolense. Au fur et à mesure qu'il épluche le dossier, il plonge dans l'obsession du journaliste. Burdisso a été retrouvé mort au fond d'un puits car il ne voulait pas signer des papiers cédant sa maison à sa compagne et son amant. Banal fait divers, si ce n'est que cette propriété avait été acquise avec l'indemnisation du gouvernement pour la mort de la sœur de Burdisso durant la dictature. Un mystère en cache un autre. Le père du narrateur, qui connaissait Alicia, une consœur journaliste, était obnubilé par sa disparition.

S. J. R.

Patricio Pron

L'esprit de mes pères

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

(ARGENTINE) PAR CLAUDE BLETON

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-08-12-5680-4

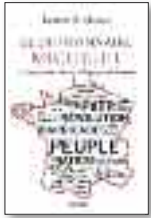
SORTIE : 29 AOÛT



16 AOÛT > HISTOIRE France

Michelet de A à Z

Laurent Greilsamer a fait du grand historien un dictionnaire. Pour le plaisir.



Dans l'excellent *Dictionnaire du romantisme* d'Alain Vaillant (paru en avril dernier chez CNRS éditions), qui redonnait au mouvement artistique sa dimension politique, Jules Michelet (1798-1874) était présenté comme l'historien du sentiment national, celui qui recherche inlassablement les forces du passé pour les mettre en évidence. On comprend pourquoi Sainte-Beuve le traitait de cuisinier, et Zola de maître. « C'est l'historien qu'il me faut, fouillant les passions, voyant surtout des hommes dans l'histoire, et non des types providentiels débarrassés de leur chair et leur cœur. »

Laurent Greilsamer penche du côté de Zola évidemment. L'ancien directeur adjoint du *Monde*, biographe d'Hubert Beuve-Méry, de René Char et de Nicolas de Staël, a désossé l'œuvre complète de Michelet pour la remonter à sa façon, par petites cases, par idées, personnages ou évé-

nements, afin que chacun retrouve ou découvre une phrase ou un passage tirés des milliers de pages noircies par ce grand scribe du passé.

Il s'agit donc moins d'un dictionnaire au sens traditionnel du terme, puisqu'il n'y a pas d'article sur sa vie ou sur son enseignement au Collège de France, que d'un abécédaire dans lequel Michelet se livre tout entier, un vade-mecum pour circuler dans cette œuvre immense qui se revendiquait partielle. L'ouvrage est composé de deux parties : celle des noms communs et celle des noms propres, avec au milieu, comme dans *Le petit Larousse*, non pas des pages roses, mais des pages tricolores avec les meilleures citations concernant la France, son histoire et sa mémoire.

Dans la première, on trouve par exemple, au terme « nation », cet extrait de sa correspondance : « Les dynasties passent. Les religions passent. Les nations restent. » Et dans la seconde cette fameuse formule pour peindre Mirabeau : « Il naît déplaisant et baroque, déjà dentu, le frein à la langue et le pied tordu. »

Laurent Greilsamer n'a pas voulu faire œuvre savante. Son *Dictionnaire Michelet* est avant toute chose un instrument destiné au plaisir que l'on peut prendre à redécouvrir cet historien capital. Capital parce qu'il nous rappelle que l'histoire est d'abord un récit qu'il savait souvent rendre envoûtant. Capital, parce qu'il y avait chez Michelet des fulgurances et des intuitions visionnaires, comme dans cette lettre adressée à Charles Darwin en 1872 et reprise dans la préface de son *Histoire du XIX^e siècle* : « Je vois avec bonheur l'entreprise du pont ou plutôt du tunnel qui, passant de Calais à Douvres, rendrait les deux pays à leur voisinage réel, à leur parenté, à leur identité géologique. » Michelet défenseur du tunnel sous la Manche... L.L.

Laurent Greilsamer

Le dictionnaire Michelet : un voyage dans l'histoire et la géographie française

PERRIN

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 556 P.

ISBN : 978-2-262-03654-6

SORTIE : 16 AOÛT



31 AOÛT > BD France

L'île du docteur Sfar

En vacances du 7^e art, Joann Sfar signe son album le plus déjanté.



Tokyo n'est pas une ville, du moins dans le nouvel album de Joann Sfar. C'est, comme l'écrit l'auteur du *Chat du rabbin* (Dargaud), de *Kletzmer* ou de *Chagall en*

Russie (Gallimard), « une fille bronzée aux grands yeux clairs avec short à franges et cheveux rouges ». Un style qui donne le ton du récit le plus déjanté de l'auteur prolifique et touche-à-tout. Celui-ci avait visiblement besoin d'un bon défouloir après avoir supporté les contraintes de la réalisation de deux films successifs, *Gainsbourg (vie héroïque)* et le long-métrage animé tiré de son *Chat du rabbin*. Dans *Tokyo*, conçu sous le choc de l'accident nucléaire de Fukushima, avec pour la bande-son des clins d'œil au groupe de metal-rock Medusa's Child, il recrée une ambiance de série Z à base de récit d'horreur, sang et sexe à gogo.

Sur un atoll irradié soumis à la seule loi du marché (*sic*) et peuplé de monstres repoussants, Tokyo est l'amoureuse du tigre Tiger, mais n'est pas insensible aux « plans cul » du lion El Rey. L'île compte



aussi une dessinatrice de bande dessinée forcément baptisée... Joana, qui « dessine du sexe tout le temps ». Elle se passionne pour la BGM (banane génétiquement modifiée), aux compétences sexuelles certifiées. Parallèlement, Mitchell, ancien soldat des forces spéciales, est de retour après avoir tué beaucoup de monde. Obsédé par un feuilleton pornographique sur Internet, il va vite se trouver écorché et soumis à toutes sortes de vicissitudes. Cerise sur ce gâteau très trash, le « grand vampire » créé par Sfar pour sa série rebaptisée *Le bestiaire amoureux* (Delcourt) assure un bref interlude musical.

Joann Sfar s'est également défoulé sur le plan technique. Doubles pages oniriques, cases inclinées, mini-séquences incrustées, commentaires dispersés un peu partout, intégration de la photo pour donner un autre corps à ses pulpeuses héroïnes... Violent, vibrant, exubérant, punk en diable, *Tokyo* est un ovni. Spectaculaire, beau et... à suivre. Si son auteur tient le rythme.

FABRICE PIAULT

Joann Sfar

Tokyo, t. 1

DARGAUD

TIRAGE : 17 000 EX.

PRIX : 17,95 EUROS ; 98 P.

ISBN : 978-2-205-06477-3

SORTIE : 31 AOÛT

